

## La langue tournée sept fois

JÉRÔME LEVESQUE

Le congrès du Parti Québécois, tenu cette fin de semaine à Québec, en aura tenu plusieurs en haleine. Le départ éclatant de Lucien Bouchard samedi a été suivi dimanche, comme on le sait, d'un appui renforcé des membres du parti à la position du chef sur la question de la langue. Plus précisément en faveur du maintien de la loi 86 touchant l'affichage bilingue. Bien que plusieurs membres du PQ de la région du Grand Montréal prônent l'affichage unilingue francophone, le statu quo a finalement eu la faveur de la majorité des délégués présents au congrès.

Si certains intervenants de la région de Montréal se félicitent de la position modérée adoptée par le Parti Québécois, d'autres soulignent que le parti de René Lévesque dévie de sa mission première qui est de prime abord de promouvoir le Québec comme nation francophone. « De toute évidence, le Parti Québécois renie ce qu'il a fait », souligne à ce sujet M. François Lemieux, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal (SSJBM).

Pour M. Lemieux, la loi 86 demeure un compromis inacceptable. « Ça en devient même humiliant pour la langue anglaise », poursuit-il en faisant référence au fait que la loi 86, si elle permet le bilinguisme dans l'affichage, requiert la prédominance du français.

On n'est pas du même avis à Alliance Québec. « La loi 86, c'est notre loi », s'est empressé de déclarer un représentant du parti in-

terrogé hier. Alliance Québec s'était en effet battue devant les tribunaux contre l'unilinguisme français dans l'affichage, amenant la cause devant la Cour suprême, laquelle lui avait donné raison. Il va sans dire que le vote de dimanche a été bien accueilli. « La loi 86 assure un juste équilibre des droits individuels et collectifs », croit Trent Mell, vice-président d'Alliance Québec.

On voit ici ressortir une disparité importante, mais peu surprenante, entre la position d'Alliance Québec et celle de la Société Saint-Jean-Baptiste. Pour François Lemieux, l'équilibre dont parle Trent Mell n'est pas évident. « On prolonge de façon indue les cas individuels aux corporations », déclare-t-il au sujet des décisions prises par la Cour suprême dans différents dossiers concernant la question de la langue au Québec...

Mais pourtant, il existe un consensus sur au moins un point. « La menace pour la langue française au Québec vient vraiment de l'extérieur et est surtout américaine », croit M. Mell. Ce dernier souligne qu'une communauté qui compte pour environ 8 % de la population d'une province ne peut constituer en elle-même de véritable menace culturelle pour la majorité. Même son de cloche (du moins en partie) à la SSJBM, pour qui la place de la langue française est entre autres menacée par un « jeu de dominos



commercial » que favorise la législation actuelle en permettant le bilinguisme.

Mais en dehors des sphères po-

litiques officielles, il semble qu'une bonne partie de ceux qui aient à vivre avec les politiques linguistiques actuelles s'y accommodent bien. Pour David Lisbona, un chroniqueur de la vie politique et sociale montréalaise dans le périodique de la communauté juive canadienne, la loi 86 est bel et bien nécessaire. « Elle garantit que la face anglophone de Montréal ne soit pas tout à fait effacée », soutient-il. « Il y a là une dimension plus importante et profonde à considérer que la seule question de l'affichage »,

poursuit M. Lisbona. Il considère en effet la dynamique développée cette fin de semaine au congrès du Parti Québécois comme étant

« très intéressante ».

Certains commentateurs de la scène politique n'hésitent pas à avancer que le Parti Québécois pourrait à l'heure actuelle se nommer le « Parti Bouchard ». Mais si le Premier Ministre du Québec s'éloigne de la tendance franchement social-démocrate et unilinguiste de son parti, un sondage effectué par Alliance Québec semble indiquer par ailleurs que 80 % de la population québécoise est en accord avec la position modérée adoptée par les membres du PQ à la sortie du congrès.

Alors que plusieurs membres de la communauté anglophone dénoncent l'« extrémisme » de certains membres du Parti Québécois, beaucoup se dissocient du même pas de la démarche d'Howard Galganov. Les extrêmes n'ont décidément pas la cote, ces temps-ci. Sauf pour la température, peut-être...

## ERRATUM

Le McGill Daily français tient à s'excuser publiquement auprès de la Fédération Étudiante Universitaire du Québec (FEUQ), à qui l'on a injustement attribué dans notre édition du 12 novembre dernier la paternité d'un document portant sur la hausse des frais de scolarité pour les étudiants des autres provinces venant étudier au Québec.

Nous tenons à préciser que cette idée, vivement dénoncée dans notre éditorial du 12 novembre, a été conçue par le professeur Moisan de l'Université de Montréal, et non par la FEUQ. La FEUQ n'a

fait que nous faire parvenir le document intitulé *Le système universitaire anglophone du Québec : un facteur d'anglicisation et une injustice sociale*, n'agissant ainsi qu'à titre de messenger. C'est une mauvaise compréhension de notre part qui nous a induit dans l'erreur et qui nous conduit aujourd'hui à nous excuser auprès de la FEUQ pour ces fausses allégations d'ignorance et de xénophobie. Ce sont des positions que nous maintenons mais qui, indéniablement, ne s'adressaient pas à la FEUQ.

La rédaction

**Hé oui, chers amis, signe que l'année achève : ceci est notre dernière édition de la session ! Nous sympathisons avec votre tristesse mais nous vous invitons à surveiller notre prochaine parution. Bonne fin de session et... courage !**



Pour vous donner un avant-goût de la prochaine session, le McGill Daily français vous propose la première d'une série de correspondances avec un journaliste du journal Le Front de l'Université de Moncton. Cet échange cherche à promouvoir le débat entre des universitaires de milieux différents et à illustrer différents points de vue sur des sujets d'actualité.

## Cher Joël,

Les étudiants québécois de niveaux universitaire et collégial sont descendus massivement dans les rues de Montréal mercredi dernier. Alors que la ministre de l'Éducation, Pauline Marois, s'était déjà pliée à leur demande pour un gel des frais de scolarité, les étudiants québécois ne voulaient pas lâcher prise sachant fort bien que la partie n'est jamais gagnée avec le gouvernement.

En effet, la « trêve » sur les hausses des frais de scolarité promise par la Ministre masque une réalité très différente. Derrière ce *pax québécois* se cache de nouvelles compressions de 700 millions dans le prochain budget de l'éducation, une véritable purge difficile à avaler pour les établissements d'enseignement québécois. À titre d'exemple, l'Université McGill, comptant environ 25 000 étudiants, risque d'être privée de plus de 17 millions de dollars l'an prochain. Même pour une institution de la trempe de McGill, il est difficile de voir comment elle sortira indemne de son passage à la bouche Marois.

Si, finalement elle n'a pas procédé à une hausse des frais de scolarité aux étudiants, la Ministre avait cependant le couteau bien affûté en ce qui concerne les frais payés par les étudiants « hors-province ». Ces derniers, considérés par le gouvernement provincial comme des « profiteurs du système québécois », devront déboursier à compter de septembre des frais équivalant à la médiane canadienne, soit près de 3 000 dollars annuellement. Cette passe-passe de Marois équivaut à une hausse de plus de 50% des frais actuellement payés par les « hors-province ».

L'annonce de cette mesure de la Ministre a évidemment soulevé la colère des 12 000 étudiants « hors-province » inscrits dans le système universitaire québécois. L'association étudiante de McGill, l'institution au Québec comptant le plus grand nombre de ces étudiants, pense même porter la décision de

### I Had a dream

« J'ai fait un rêve, mes amis. Un rêve d'unité, de rassemblement, où tous les étudiants francophones de McGill se bousculaient à la porte du Shatner B-03 pour collaborer au McGill Daily français. Puis soudain, tout devenait noir, les gens disparaissaient. Et je les retrouvais, regaillardis, un mois plus tard, remis de leurs examens. J'ai fait un rêve, mes amis. Ouais, je vais aller me recoucher... »  
— Martin Luther King

la Ministre Marois devant les tribunaux. Trop peu, trop tard...

À mon avis, les étudiants canadiens-mais-non-québécois méritent un peu le malheur qui leur tombe dessus. Après quatre années passées à McGill, j'ai souvent été témoin du « je m'en foutisme » généralisé qui règne dans les couloirs de l'institution anglo-saxonne, tout particulièrement de la part des étudiants « hors-province ». Ces derniers, ainsi que l'asso étudiante, ont trop souvent tardé à appuyer les démarches de leurs collègues francophones pour un gel des frais de scolarité. Aujourd'hui, ils payent chèrement leur snobisme et leur manque de solidarité au mouvement étudiant québécois. Il faut se souvenir qu'en 175 années d'existence, l'Université McGill n'a fait la grève qu'une seule fois... soit mercredi dernier !



Il est aussi de mon avis que les décisions de Marois devraient être prises au sérieux par le reste du Canada, et ce, pour des critères qui vont bien au-delà du simple calcul budgétaire.

En effet, avec cette mesure, l'administration provinciale projette clairement le message que le Québec se comporte comme s'il avait déjà quitté la Fédération (sans toutefois l'avoir quittée !). Si le gouvernement a raison de souligner le fait que les étudiants canadiens viennent au Québec pour profiter des frais de scolarité les moins élevés au Canada, il n'a pas le droit, en vertu de l'esprit de la Fédération, d'ériger de nouveaux murs entre les provinces. Plutôt que de vouloir se débarrasser

de ses étudiants « canadiens », le gouvernement de la Belle province devrait chercher à faire une meilleure promotion de ses institutions dans le reste du Canada. Rien de mieux qu'un passage de quatre ans au Québec pour déniaiser nos amis *westerners* à propos du concept de « société distincte » ou de la spécificité culturelle des Québécois. C'est en se faisant mieux connaître à Prince George ou à Lethbridge que l'on facilite la coopération inter-provinciale, voire même l'unité nationale. Toutefois, ces dernières ne semblent pas être la priorité de notre gouvernement provincial.

Les mesures Marois risquent aussi de faire des « petits ». L'idée d'une tarification différente pour les étudiants en provenance de d'autres provinces va faire boule de neige auprès des autres gouvernements provinciaux. Il faut se demander qui arrêtera les Mike Harris et les Ralph Klein de faire quelques « easy bucks » sur le dos des étudiants « hors-province ». Contrairement à l'héritage social-démocrate du Parti Québécois, nos champions du néo-libéralisme économique ne se contenteront sûrement pas d'une simple hausse de 50% des frais. Les démarches de Marois risquent donc de mettre fin à la mobilité inter-canadienne des étudiants, une mobilité qui enrichissait grandement la composition sociale des universités canadiennes et qui permettait aux étudiants d'être en contact avec des individus en provenance des quatre coins du Canada. « Toute bonne chose a une fin... », a dit Marois la semaine dernière. La Ministre peut dormir la conscience tranquille.

Tristan-E. Landry

## Cher Tristan,

Comme tu devais t'en douter, je me joins à toi pour dénoncer le fait que votre gouvernement provincial ait décidé de mettre des bâtons dans les roues des étudiants « canadiens » voulant étudier au Québec.

Premièrement, ce n'est pas le montant de l'augmentation des frais encourus par les étudiants « hors-province » qui me dérange. Qu'une personne ait à payer la médiane canadienne à Moncton, à Québec ou à Tom-bouctou, cela importe peu finalement.

Ce qui dérange le plus dans la récente réforme Marois, c'est que le principe du traitement égal de tous les individus ait été rompu. Mais, voilà, c'est fait : il y aura dorénavant deux classes d'étudiants au Québec. Il est vrai que les frais imposés aux étudiants de « deuxième classe » ne sont pas excessifs pour le moment, mais maintenant que la distinction a été faite, il ne demeure aucune barrière psychologique pour empêcher l'augmentation future des frais aux « étrangers ». Enfin, j'espère que le jour viendra où, pour étudier au Québec, je devrai assumer la quasi-totalité des coûts, comme c'est le cas pour les universités américaines. La transformation des universités québécoises en clubs exclusifs serait difficile à accepter pour quelqu'un qui, comme moi, aime la culture québécoise.



En ce qui concerne l'effet boule de neige dont tu parlais, je ne suis pas certain qu'il y ait pour le moment d'autres gouvernements au pays assez « nombrilistes » pour imiter les mesures prises par Madame Marois, mais il est possible que je me trompe. Par son action unilatérale, cependant, votre Ministre de l'Éducation ainsi que le reste du cabinet démontrent qu'ils se fichent des conséquences d'une telle réaction.

Jugent-ils que la liberté dont jouissent les étudiants québécois pour étudier ailleurs au pays est insignifiante ? Il est ironique qu'un gouvernement soit prêt à risquer les liens culturels accessibles à la jeunesse à une époque justement où la tendance est à la création de programmes d'échange culturels qui couvrent le globe.

Mais revenons à la question de l'égalité d'accès de tous les canadiens aux universités québécoises. Que représente cette égalité ? Comme tu l'as fait remarquer, pour nos amis de l'Ouest elle représente la possibilité de découvrir la réalité culturelle du Québec. Par contre, il y a des gens pour qui l'accès aux universités québécoises représente beaucoup plus : soit la possibilité d'étudier dans leur langue maternelle (ou dans leur langue officielle préférée).

Prenons l'exemple des Acadiens du Nouveau-

Brunswick. Nous avons la chance d'avoir à l'Université de Moncton « la plus grande université francophone au Canada à l'extérieur du Québec ». Disons que cette institution réussit à offrir aux Acadiens une éducation de qualité satisfaisante au niveau du bac et ce, dans un assez grand nombre de disciplines. Toutefois les maîtrises et les doctorats ne s'y retrouvent vraiment pas en abondance. Pour obtenir un tel niveau d'éducation, on doit partir. C'est une nécessité, une réalité pour plusieurs personnes ne vivant pas dans les grands centres. Par contre, notre situation n'est pas celle de nos confrères anglophones qui, eux, ont une multitude de choix d'universités, même dans les régions « hors-Québec ».

Bref, si les frais de scolarité imposés aux Canadiens hors-Québec en venaient à augmenter considérablement lors des prochaines années, comme c'est bien possible, l'effet ne serait pas le même pour tous. Pour les Acadiens, les Franco-Ontariens et les Francesquois, ce serait la fin de l'accès à une éducation supérieure complète dans notre langue. Triste sort, considérant que la nôtre est une des langues officielles. Il est dommage que, en raison d'une vision étroite et centrée sur soi, le gouvernement québécois prenne de telles mesures qui ne font qu'affaiblir le fait français en Amérique du Nord.

Joel Belliveau

McGill Daily

FRANÇAIS

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

LE MCGILL DAILY FRANÇAIS

réaction en chef

Emmanuelle M. Latraverse

Marc-Antoine Godin

réaction nouvelles

Loïc Bernard

réaction culture

Magali Boissier, Louma Attalah

mise en page

Olivier Élia, Albert Albalá

correction

Isabelle Rivest, Maude Laparé

collaboration

Jérôme Levesque, François Meloche,

Anno Trépanier, Tristan-E. Landry, Joel

Belliveau, Alain Huot, Julien Lapointe,

Nadine Baladi, Richard P. Henri

Le McGill Daily

coordination de la rédaction

Idella Sturino

gérance

Marian Schrier

assistance à la gérance

Jo-Anne Pickel

publicité

Boris Shedov et Letty Matteo

photocomposition et publicité

Mark Brooker

L'usage du masculin dans les pages du McGill Daily français vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Vous pouvez maintenant nous rejoindre à notre nouvelle adresse électronique : [daily@generation.net](mailto:daily@generation.net)

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6784/5

Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6790

Télécopieur : 398-8318



# Un Mouvement... perpétuel

Grève des étudiants



LOÏC BERNARD

La mobilisation étudiante de mercredi dernier a paru comme une grosse fête aux yeux des médias. La musique et la bonne humeur a en fait caché la haine et la peur d'une grande majorité des manifestants. Pauline Marois croyait pouvoir enfin apaiser les foules en annonçant un gel des frais de scolarité jusqu'à la fin du mandat du Parti Québécois. Mais les quelques milliers d'étudiants et étudiantes qui sont descendus dans les rues de Montréal deux jours plus tard ont démontré le contraire.

Au milieu des pancartes et des bannières, ce sont une vingtaine de cégeps de la région de Montréal en plus des universités McGill, Concordia, l'UQAM et l'École Polytechnique qui se sont retrouvés pour crier « solidarité ! ».

La mobilisation mcgilloise a eu un impact important lors de cette manifestation. Elle en a surpris plusieurs qui croyaient que jamais McGill n'aurait participé officiellement à un tel rassemblement. « Quand on a entendu que McGill avait voté pour la grève, on s'est dit qu'il fallait faire la même chose, af-

firme une étudiante de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Et puis il était temps que McGill participe enfin à un mouvement de grève générale ».

Le vote précédent de l'Assemblée Générale à ce sujet remontait à 1990 et s'était prononcé en défaveur d'une participation à la grève étudiante.

Le président de l'Association Étudiante de l'Université McGill (AEUM), Chris Carter, affirme que l'image de McGill est en train de changer grâce à son engagement dans le mouvement étudiant. « Je crois que la population étudiante de McGill a fait preuve d'indifférence plutôt que de conservatisme ces dernières années, explique M. Carter, mais l'image conservatrice de McGill est encore présente au sein des autres universités et de la population en général ». L'Université McGill est d'autant plus présente que l'AEUM a passé une motion à son Conseil jeudi dernier pour la création d'un fond de défense légale afin de poursuivre le gouvernement québécois pour discrimination envers les étudiants hors-province. La discrimination faite sur la base de l'origine des étudiants

est jugée inconstitutionnelle, ce qui pourrait rendre illégale la hausse des frais de scolarité pour les étudiants « hors-province ».

Contrairement à la Fédération Étudiante Universitaire du Québec (FEUQ), Chris Carter croit qu'il ne serait pas à l'avantage des étudiants de se calmer maintenant pour ensuite reprendre les rues au début de l'année prochaine. La pression, croit M. Carter, doit être omniprésente afin que le gouvernement se rende compte finalement de la gravité de ses actes. Aux yeux de l'AEUM, si Pauline Marois peut s'en tirer avec une simple grève générale d'une journée, cela lui donnera une plus grande marge de manœuvre et elle pourra s'en prendre à ceux qui se plaignent le moins. La FEUQ a pour sa part déclaré que la population étudiante était « enfin rassurée » des mesures prises par Madame Marois en disant que le « gouvernement a respecté les engagements les plus importants du Parti Québécois pour la population étudiante. Mais ce n'est qu'un côté de la médaille ».

L'autre côté de cette médaille, McGill risque d'en souffrir car les coupures au niveau de l'aide finan-

cière devraient amener la privatisation graduelle de l'université et l'accessibilité des 35 % d'étudiants en sera considérablement réduite. Plusieurs étudiants étrangers ont peur pour leur avenir et leur changement d'attitude démontre non pas seulement une montée militante au sein des jeunes à McGill, mais aussi d'un désaccord manifeste avec le parti à la source des coupures majeures dans l'éducation. « Je suis tanné du Parti Québécois, avoue un étudiant de McGill venu de l'Ontario. Ça n'a pas de bon sens ce qu'il est en train de nous faire ».

Il n'en demeure pas moins que la majorité des jeunes qui se sont manifestés séparent les politiciens du parti qu'ils dirigent, jugeant entre autres que Lucien Bouchard et Pauline Marois se détachent des racines péquistes et de l'idéal de la sociale-démocratie. Un trop gros écart existe présentement entre le gouvernement et la population étudiante. C'est pourquoi le mouvement étudiant, même s'il se fait plus discret, pourrait se poursuivre jusqu'à ce que le gouvernement accepte que l'éducation soit le dernier élément à être victime des compressions.

## Levées de cours

# L'AEUM n'a pas tous les pouvoirs

MARC ANTOINE GODIN

Plusieurs personnes se sont interrogées sur la tenue des cours qui a prévalu mercredi dernier et ce, malgré le vote de grève adopté par l'Association étudiante de l'Université McGill (AEUM). Contrairement à ce que pouvaient croire plusieurs partisans de la grève, un vote en faveur de cette dernière, de la part de l'AEUM, ne s'adjoint pas automatiquement d'une levée de cours.

En vérité, non seulement l'AEUM n'a pas le pouvoir de levée de cours (pouvoir que s'est arrogée la majorité des autres associations universitaires) mais toute forme de grève entreprise par les étudiants est également considérée illégale par l'Université. « Selon le Livre Vert de l'Université, toute forme de grève des étudiants est jugée illégale. Au mieux, nous pouvons exercer une forme de lobby pour que les cours ne se donnent pas », explique le président de l'AEUM, M. Chris Carter.

Voilà de quoi embêter l'aile militante de l'AEUM. Qu'il y

ait grève ou non, la perspective de cours donnés en dépit du débrayage effraie indéniablement une partie des étudiants. Le vote de plusieurs s'en trouve facilement fourvoyé. L'effet dissuasif de cette politique administrative est excellent : on refroidit assez vite l'ardeur des jeunes militants !

Admettons toutefois que l'administration de McGill a décidé de respecter jusqu'au bout ses engagements et son mandat. « L'administration de l'Université doit veiller à ses responsabilités académiques. La situation est telle que l'appareil administratif de l'Université, de même que l'enseignement, doivent se dérouler en tout temps », affirme William Chan, vice-recteur de l'Université. On ne peut certes pas lui reprocher de faire son boulot.

On a tendance à oublier le rôle des professeurs dans ce dossier. Aucun professeur n'apprécie de voir son cours annulé, et encore moins son examen remis à plus tard. Mais puisque l'association étudiante ne peut pas même suggérer des lignes de piquetage où défier

les professeurs, ceux-ci sont libres de donner cours ou non, c'est-à-dire d'appuyer la grève étudiante ou non.

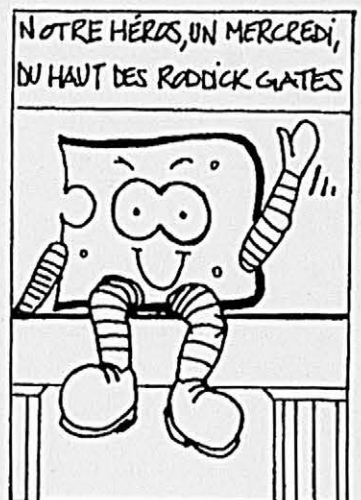
On pourrait intuitionner que la politique de McGill sur les levées de cours est fondée sur le fait que l'administration Shapiro préfère subir la grogne des étudiants que celle de ses enseignants. Pourtant, une bonne collaboration avec les étudiants serait souhaitable de la part de l'administration. Il est évident qu'elle cherche à tout prix à éviter une grève de longue durée qui aurait un impact désastreux sur les échéanciers de tout le monde. Mais si les étudiants sont prêts, comme ils l'étaient la semaine dernière, à mettre une journée de cours en jeu, cela ne veut pas dire pour autant qu'ils seraient prêts à sacrifier deux ou trois semaines !

Pourquoi le pouvoir de levée de cours ne pourrait-il pas être étudié au cas par cas, selon la motion votée à l'Assemblée étudiante, et accordé à l'AEUM à la discrétion de l'administration ? Ou mieux encore, l'AEUM ne pourrait-elle pas se voir accordée le droit de lever

les cours une journée par session ?

Quoi qu'on en dise, une seule journée de grève n'a rien de catastrophique. Si l'Université veut se prémunir contre une grève de longue durée, soit. Mais se voir refuser systématiquement tout droit de manifester, cela est difficile à digérer.

suite en page 7



**BLOC FRANCOPHONE**

---

ASSOCIATION DES FRANCOPHONES ET DES FRANCOPHILES DE MCGILL

---

À CONTACTER: SIMON DESCHAMPS  
BUREAU 417  
ÉDIFICE SHATNER, 3480 MCTAVISH  
TEL: 928-0178  
E-MAIL: SDESCH@PO-BOX.MCGILL.CA

---

COMMISSAIRES FRANCOPHONES ET CAUCUS FRANCOPHONE

---

À CONTACTER: TRISTAN E. LANDRY  
ET ELISABETH GOMERY  
E-MAIL: 73671.2044@COMPUSERVE.COM



# ТЕАТР: râté !

JULIEN LAPOINTE

L'oeuvre de Mikhaïl Boulgakov, méconnue lors du vécu de l'auteur, fut canonisée plus de vingt ans après sa mort. De son vivant, l'écrivain, ayant fait carrière lors des années vingt et trente en Union Soviétique, se vit censuré et souvent condamné par le régime communiste pour une oeuvre jugée résolument trop contestatrice.

Cette vie d'artiste incompris, bien qu'authentique, ne nous épargne pas pour autant de l'insipidité de *Teatr*, pièce adaptée d'un roman de Boulgakov. La pièce se complait plutôt dans un humour gratuit qui la transforme en comédie vulgaire. Le résultat est une production très décevante dont les quelques qualités sont, hélas, éclipsées par une ambiance générale monotone. Le thème de l'artiste écrasé par l'absurdité d'un monde totalitaire n'y trouve jamais son élan dramatique. Enfin, ironie du sort, le génie potentiel de la pièce elle-même est dissimulé par les conventions théâtrales qui guident les goûts esthétiques du metteur en scène. En fait, *Teatr* représente les injustices qu'elle entend dénoncer.

L'histoire se centre sur Serguéi Maksoudov (Benoît Brière), un écrivain qui, vers le début du siècle, est appelé à écrire une pièce pour un théâtre moscovite. Il le fait et se heurte immédiatement à de nombreuses difficultés. En effet, il verra son oeuvre censurée, remaniée, vulgarisée puis finalement altérée, victime des caprices des gérants du théâtre. Un dénouement tragique s'ensuit, qui aurait dû nous rendre plus sensibles aux malheurs de ceux qui, comme Serguéi, sont opprimés par toutes formes d'autorité bureaucratique.

Dans la mise en scène de Serge Denoncourt, fidèle à l'esprit de Boulgakov, l'excès et l'invraisemblable prennent. Le metteur en scène endosse ces deux thèmes ainsi que quelques penchants surréalistes pour livrer son message de désespoir. L'humour se veut noir : on nous dit que le monde est fou et qu'il nous reste, alors, qu'à

rire de cette folie. Mais la subtilité, qui aurait dû ancrer la mesure de la pièce dans un contexte gravement moral, est absente. Trop souvent, les acteurs, quoique talentueux, forcent leurs prestations pour le simple plaisir de leur jeu. La souffrance de Serguéi est sans conviction. Les autres personnages antagonistes, pour leur part, sont sans méchanceté réellement inquiétante. Ces êtres sont vides, dénués de passions ou d'épaisseur humaine. Ils ne sont que des pantins amusants, sans profondeur.

Avec une mise en scène qui, par sa lourdeur, ne fait que mettre en évidence l'artificialité et la superficialité déjà présentes, le tout perd de sa crédibilité. Sans orientation précise, *Teatr* se renferme dans son propre cercle vicieux : si la comédie n'était pas si ostentatoire, le drame s'épanouirait ; si le drame pouvait s'épanouir, la comédie paraîtrait sans doute superflue. Or, n'est-ce pas par la dérision que la

pièce entend justement faire passer son message ?

Seuls quelques moments font preuve d'une imagination digne de l'auteur original. La première scène, où Serguéi lit un roman à quelques amis snobs, capture momentanément l'équilibre entre une causticité stridente et un irréalisme poétique qui manque au reste de la production. Les éclairages, par leurs couleurs et leur utilisation bien efficace, nous plongent dans le monde excentrique projeté par la pièce. Un rayon cerne un objet ou personnage et le voilà isolé, comme suspendu dans l'espace, quelque peu perdu. La musique au rythme rapide et enlevé est aussi bien choisie. Sa cadence est à la fois amusante et passionnante.

Dommage que *Teatr*, pour le reste, soit râté. On a voulu sans doute rendre hommage à Boulgakov. Enfin, *Teatr* ne lui fait pas éloges. Bien ironiquement, sa banalité même nous montre que cet artiste demeure encore incompris.

- *Teatr*, pour ceux qui tiennent à le voir, jouera jusqu'au 14 décembre, des mardis au samedis à 20h00, au Théâtre de la Bibliothèque (1030 rue St.-Hubert, sud de René-Lévesque; métro Berri-Uqam). Prix: 10 \$.



## De l'Alleh

NADINE BALADI

S cénario enrageant : votre prof de spect pour Handel, votre adm pour Beethoven ou encore votre pour Andrew Lloyd Webber ne peuvent crétiser que par l'achat d'un disque ce sur l'étagère des ventes. Les représen « live » (et dispendieuses) de la Place de Oubliez-ça ! Mais le concert de fin de de McGill Choral Society arrive juste à pour vous permettre de succomber à passion à tout petit prix.

Une des plus vieilles associations de versité, la McGill Choral Society, a débuts vers la fin des années cinquante la direction de M. Mitchell. Le petit de l'époque eut un début explosif de communauté Montréalaise, enregistrant concerts à trois reprises et les vendant succès. Après une période d'inactivité pendant les années soixante-dix, la chorale remise sur pied en 1980 sous la direction de Suzanne Byrnes et continue depuis à ter sur tous les tons. Fort heureux d'ailleurs !



## Le Show de l'amitié Afrique-Brésil

### Soirée perce-neige

RICHARD P. HENRI  
ET MAGALI BOISIER

Quand huit grands noms de la musique africaine et brésilienne à Montréal se réunissent à l'occasion d'un spectacle, c'est pour une occasion importante : un festival, l'enregistrement d'un disque *Live* ou... une manifestation d'amitié.

Le 22 novembre dernier, le Club Soda montait *Le Show de l'amitié Afrique-Brésil*. Sur scène, des artistes originaires de ces deux régions du monde offraient un spectacle afin de réunir des fonds pour soutenir Lilison, artiste et ami actuellement dans une passe très difficile. « L'idée du spectacle nous est tout de suite venue à l'esprit, explique Nico Beki, chanteuse et organisatrice du spectacle. En tant que musiciens, il était naturel pour nous de mettre notre talent à contribution. » Le thème de la soirée n'était pourtant pas la préoccupation première de l'organisatrice, pas plus que ne l'était le montant recolté. Le but de l'entreprise était plutôt de montrer que les artistes savent être solidaires. Chacun y est allé de sa bonne volonté et d'un élan du

coeur réellement sincère. « Si nous sommes là ce soir, a affirmé Nico Beki, c'est pour te montrer, Lilison, que nous sommes avec toi dans cette épreuve difficile ».

Le charme de la musique africaine et brésilienne *made in* Montréal s'est joint à une manifestation ouverte d'amitié et d'amour. L'ensemble des prestations semblait vraiment parti d'un élan spontané et sincère de soutien. Mais les spectateurs n'en ont pas été exclus pour autant. En dépit des circonstances dramatiques qui ont été la cause de cette soirée, les spectateurs ont assisté à un concert haut en couleur, riche en musique et en émotions. Une soirée perce-neige pour l'hiver qui s'annonce à Montréal et qui tempête déjà dans le coeur de ce jeune chanteur africain.

Lilison, Assar Santana, Lorraine Klaasen, Nico Beki, Paulo Ramos, Said Mesnaoui, Boubacar Diabate, N'Jacko Backo, Ajana, voici quelques uns des artistes qui sont successivement montés sur scène. Chacun, à sa manière, a apporté sa petite touche personnelle, son ex-

pression musicale, improvisée dans la plupart des cas, pour faire de cet événement un souvenir spécial.

Assar Santana, chanteuse brésilienne, a été la première à véritablement faire vibrer l'assistance. Bien que dépourvue d'un bon nombre de ses musiciennes, cette chanteuse au charisme impressionnant nous a dévoilé trois chansons aux styles variés, endiablées, feutrées ou inédites. Bien que visiblement amputé d'une certaine profondeur en raison de l'absence de ses coéquipières habituelles et de leurs instruments, l'ensemble était néanmoins cohérent et fort agréable. La facture délibérément moderne de ces oeuvres revisitait les stéréotypes de l'exotisme brésilien. Surprise de la prestation de ses musiciens d'un jour, Assar Santana, parfaitement à l'aise dans ce microclimat, se retournait pour les voir jouer, oubliait par moments de chanter au micro, et applaudissait comme si elle ne faisait pas partie du spectacle.

La Sud-Africaine Lorraine Klaasen, quant à elle, tout à fait consciente de sa voix et de sa beauté

sur scène, a continué à chauffer la salle et à faire swinger le public. Pas paniquée pour deux sous, alors qu'à quelques minutes de sa prestation, elle cherchait toujours un batteur dans la salle, c'est avec aisance qu'elle a conduit sa nouvelle recrue à travers le rythme enjoué de ses morceaux. Il fallait la voir expliquer l'origine du «pata-pata», genre de *Twist and shout* sud-africain. « Pata-pata, ça veut dire « touche-touche ». Touche par ci, touche par là... ». Paulo Ramos, chanteur et guitariste brésilien, montra, pour sa part, une dextérité assez impressionnante pour un premier essai. À le voir fouetter allègrement l'air de ses baguettes, c'était bien difficile à croire.

Mis en train par cette petite performance, Paulo Ramos, appuyé par son groupe au complet, enchaîna avec quelques morceaux de samba fort appréciés des danseurs. L'ambiance était à son sommet. Boubakar Diabate, le fameux griot sénégalais qui a popularisé son art en occident, permit de rafraîchir quelque peu l'atmosphère grâce à

une bonne dose de poésie. Les surprises se succédaient : une prestation des danseurs de Capoeira, mélange de danse primale et d'art martial brésilien mais aussi chant *a capella* et duo improvisé. La piste de danse ne désemplissait pas, les musiques de tous ces pays se succédaient rapidement et se confondaient au son d'instruments traditionnels.

L'émotion atteint son paroxysme lorsque Lilison, visiblement ému, est monté sur la scène le temps de quelques chansons acoustiques. Touché par le spectacle lancé en son honneur et en mémoire à sa fille et à son épouse, il réussissait à peine à exprimer ses émotions. « Je ne trouve pas mes mots... Mais maintenant je sais que l'amour existe encore... » répétait-il. À son tour, Nico Beki, à qui revient le mérite de l'organisation de cette soirée, prit la scène, offrant de sa douce voix quelques pièces de musique populaire brésilienne. La soirée aisément conduite jusqu'à une heure avancée, fut ensuite meublée par de nombreuses combinaisons entre les artistes cités ci-dessus : jams, duos, trios et morceaux *a capella*.

suite en page 7



## La Chorale de McGill

# leluia au Requiem, en passant par le Medley

Avec une participation approximative de 200 étudiants, dont les trois quarts sont des femmes, la chorale accueille à bras ouverts ceux et celles qui aiment la musique mais qui ne possèdent pas nécessairement le temps, la théorie ou les cordes vocales requises pour chanter à l'Opéra de Montréal!

Ali et Erica, toutes deux membres, sont d'accord : « La McGill Choral Society est l'association par excellence pour les amateurs de musique et les amoureux du chant. Il y a peu de pression alors évidemment l'ambiance est amusante » expliquent ces deux mélomanes. « Cette chorale est la seule qui accueille des étudiants qui n'étudient pas en musique. »

En effet, cette chorale est l'unique du campus qui ne requiert aucune audition, mais le talent n'y manque pas. Comme l'affirme son président, Bertrand Lau, et le confirment ses membres, si quelques choristes manquent de voix, « ils ont par contre tous l'oreille et la capacité de s'harmoniser. »

Depuis près de quinze ans, c'est Mary Jane Puiu qui dirige la chorale, la conseille et la mène d'année en année plus loin.

Parmi ses membres, la chorale élit chaque année un exécutif qui se charge des détails d'administration, tels que l'organisation des concerts et les levées de fonds. En plus d'une subvention de la part de l'AEUM, la McGill Choral Society tire la plus grande partie de son financement des cotisations de ses membres et des dons des anciens. D'après Bertrand Lau, c'est l'atmosphère amicale au sein de l'association qui facilite la communication et l'échange de suggestions. D'ailleurs, le but premier de tous les membres est d'apprendre et surtout de chanter.

C'est donc avec l'aide de sa directrice, Mary Jane Puiu, et de son exécutif, que la chorale a choisi cette session, d'interpréter le Requiem de Fauré ainsi qu'une sélection de pièces de Broadway. Cet élément plus populaire, un medley de chansons de *West Side Story* et de *Miss Saigon*, traduit merveilleusement le caractère décontracté de la chorale et son désir d'attirer un public autre que les musiciens inconditionnels.

C'est ce vendredi que se feront entendre



les voix radieuses et enthousiastes de la chorale. Comme la tradition le veut, cette performance se donnera dans une église, la *Erskine and American Church*, où la chorale sera accompagnée d'un orgue. De toute façon, peu importe l'accompagnement, seules les voix de la chorale pourraient vous transporter dans l'univers sacré de la musique. Après trois mois de pratique, on ne peut s'attendre qu'au sublime, et c'est ce qui vous est promis.

Le concert est ce vendredi, 29 novembre à 19h30; l'Eglise: coin Du Musée et Sherbrooke.

Les billets, \$5 pour étudiants, disponibles au Gert's, Sadie's et auprès des choristes.

## ACTIVITÉS CULTURELLES

\*Du 28 au 30 novembre à 20h et 1er décembre à 19h30. Dans le cadre du théâtre à risque, le groupe Tangente présente *Après l'orgie* (l'enfer). Une création et mise en scène de Frédérique Lecomte avec la collaboration de Peter James. Ce spectacle fait partie d'un trptyque sur l'enfer élaboré par Frédérique Lecomte depuis 1994 et dont la version finale sera présentée à Bruxelles en 1997. Billets \$15 et \$12. Info : 383-3972.

Espace Tangente 840, rue Cherrier, métro Sherbrooke.

\*Mardi 26 novembre, Lise Bissonnette, directrice de quotidien et romancière, présentera « Le Devoir, 24 heures sur 24 ». Une enfance en Abitibi parmi six frères et soeurs vous assure un potentiel énergétique en même temps que la curiosité de connaître d'autres horizons. A la maison de la culture Marie-Uguay, au 6052, boul. Monk (métro Monk, autobus 36 Est).

\*Les élèves du Conservatoire de musique de Montréal continuent leurs prestations à entrée libre. Chaque soir met en vedette un instrument, mercredi 27 novembre à 17h c'est au tour de la contrebasse. Yannick Chênevert et Antoine Plante interpréteront des oeuvres de Koussevitzky, Misek et d'autres. Au 100 Notre Dame Est. Info : 873-4031.

\*Dimanche 8 décembre 1996 le spectacle « Choirs, Magic and Rhythms of Christmas » présenté par le Montreal Jazz Big Band, la chorale de Radio-Canada et l'ensemble vocal Florilège à 3 h 00 à l'église Marie-Reine-de-la-Paix au 11075 du boulevard Gouin ouest à Roxboro.

\*Dimanche 1er décembre à 14 h 30 au Théâtre La Chapelle, il y aura un débat autour du thème : « Le théâtre en 1996, est-ce encore pertinent ? ».

\*Le samedi 30 novembre, concert hommage à Serge Garant par Myke Roy dont le titre est *L'écologie en milieu urbain* pour 15 musiciens. Salle Claude-Champagne à 20 h 00 au prix de 12\$. Pour informations: 343-5962.

\*Du 27 novembre au 8 décembre, exposition Pôles au Musée d'Art contemporain. Spectacle de danse + virtuel. Prix: 15\$, informations au 847-6212.

## Photographie

ALAIN HUOT

La galerie Dazibao est dans ses nouveaux meubles de puis peu. Depuis si peu, que nos confrères du Mirror et du Hour continuent curieusement à envoyer les visiteurs à l'ancienne adresse.

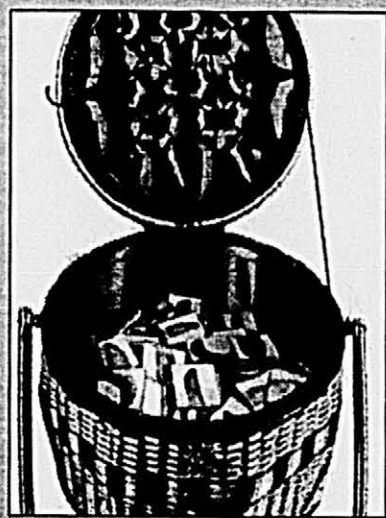
Plus pratiques et situés plus près du pôle d'activités de la photographie à Montréal, les nouveaux locaux constituent un second départ pour ce centre d'art consacré à la photographie actuelle. La tenue d'archives a été mise au second plan, tandis que les expositions demeurent plus que jamais l'activité principale de Dazibao. Ce mot mandarin désigne les murs où on avait toléré l'affichage de messages de dissidence, peu après la mort de Mao. Un dazibao est un espace pour la libre expression.

Jusqu'au 15 décembre, Dazibao présente le deuxième volet de sa série *Fuite et repaire*, consacrée à la jeune photographie. En regardant l'oeuvre des cinq artistes, il est facile de voir qu'ils font partie de la relève. La plupart d'entre eux sont encore aux études et pour la majorité, c'est même leur première exposition.

Leur réflexion porte presque davantage sur la forme que sur le contenu. L'exploration à fond du potentiel de leur médium présente d'ailleurs autant d'intérêt que les émotions qui sont éveillées par les oeuvres. En général, le

minimalisme formel a la cote. Emmanuelle Léonard propose une série de photographies en gros plans, particulièrement austères: des murs blancs, des tuyaux, puis une phrase sur la mort d'un homme. Violence et froideur d'un lieu. L'effet est glacial, pas nécessairement heureux, malgré que l'esthétique dépouillée des images soit plaisante.

Un important point commun



entre les différentes oeuvres de cette exposition est le dialogue entre les modes d'expression. Des photographies sont présentées comme des éléments d'une installation. Jennifer Crane propose un panier rempli de plaquettes avec la photo d'un doigt. Le titre, *Taxonomic Desire*, évoque le discours scientifique et semble indiquer qu'une sorte d'inventaire structuré des désirs est mis en cause. Le dispositif de représen-

tion est ingénieux, mais un peu gratuit: son thème ne se dégage peut-être pas avec assez de netteté.

Le dépliant d'Emmanuel Galland a la même économie de moyens, mais son propos est beaucoup mieux cerné. Il s'agit d'un exercice de mise en abyme: sur un côté du dépliant, une ancienne photo d'une femme est reproduite cinq fois de plus en plus petit et de plus en plus flou. Sur le sixième rabat, on voit la photo d'un homme attablé. Sur la table de l'homme, se trouve la photo de la femme des premiers rabats. Une photo dans la photo. L'envers du dépliant est une séquence équivalente, mais inversée, avec un portrait de l'homme qui disparaît, puis réapparaît comme un élément d'une photo de la femme. La mise en contexte, les jeux et les artifices de la perception s'en trouvent habilement remis en question.

Un autre aspect qui ressort du travail de ces artistes est l'exploration des possibilités narratives de la photographie. Les plus solides éléments de cette exposition s'y rattachent d'ailleurs. *Oubli, oubli*, d'Anne Immeli est une séquence rythmée de scènes intimes, de scènes de solitude et de paysages nus. L'absence y est évoquée avec force, ainsi que le deuil et le souvenir. La série de photos ne produit pas une lecture linéaire. En entrevue, l'artiste insistait sur « l'importance du moment vécu. J'ai voulu faire un ensemble d'images qui respecte

l'image unique et qui permette une double vision: celle de l'image seule, détachée, et celle de la série complète. »

La diversité des possibilités de lecture est aussi une préoccupation pour Martin Villeneuve. Trois grandes photographies sont placées à côté de fragments de textes. Les deux concourent à créer un effet poétique. « Je n'ai pas voulu qu'on cherche à comprendre une histoire. J'ai voulu amener à un état, par deux moyens parallèles ». La maîtrise technique des photos est remarquable et les textes parviennent à évoquer autant d'images: « On était simplement parti pour la chasse aux mouche-à-feu mais l'écluse de la gousse s'est éventrée et les esprits se sont évadés ». Curieusement, le texte et les images sont plus efficaces séparément qu'en superposition, comme si l'évocation visuelle et l'évocation textuelle s'enterraient par moments, au lieu de se compléter.

En somme, l'exposition de Dazibao permet de faire connaissance avec des photographes dont il sera intéressant d'observer le cheminement. Ce qu'on nous offre de découvrir est plus que prometteur, il s'agit dans plusieurs cas de l'émergence de nouveaux talents.

Jeune photographie 1996  
Fuite et repaire second volet  
Jusqu'au 15 décembre  
Dazibao, 4001 rue Berri, espace 202

## L'art d'exprimer



## Le café : oppression ou espoir ?

## Cause café

FRANÇOIS MELOCHE

L'Image du célèbre Juan Valdez récoltant allègrement son café dans les montagnes a marqué notre imaginaire collectif. Mais que savons-nous vraiment des origines de la drogue matinale par excellence ? Le café n'est pas uniquement un stimulant intellectuel ou un plaisir social, il possède aussi une dimension politique. En effet, le café est intimement lié au cercle vicieux de la pauvreté et de l'exploitation du Tiers-Monde.

Pour lutter contre les graves injustices entourant la production de café, des organismes de commerce équitable (des oçé) ont été mis sur pied. Parmi ceux-ci, le projet *Un juste café* cherche à sensibiliser le monde étudiant montréalais au commerce équitable.

Fondés sur le principe des coopératives, les oçé permettent aux consommateurs d'encourager le développement communautaire viable au Tiers-Monde. Une tasse de café équitable permet aux petits producteurs défavorisés de payer leurs soins de santé et d'envoyer leurs enfants à l'école. Inutile de dire que ce geste encourage un changement à long terme et vise un commerce international plus juste et viable. Il serait important, avant d'expliquer ce que sont les oçé, de dresser un portrait d'ensemble de l'industrie du café.

## La loi du plus fort

Le café est, après le pétrole, la matière première la plus échangée en termes de valeur monétaire. La production mondiale se chiffre dans les millions de tonnes par année. Ses prix sont déterminés aux bourses de Londres et de New York où d'intenses spéculations entraînent de fréquentes variations. Une chute des cours mondiaux peut être catastrophique pour un pays dépendant de ces recettes. Pour l'Éthiopie, par exemple, le café représente 60 % du produit national brut. Dans le cas de l'Ouganda, cela se situe à 95 %.

Qu'en est-il alors du paysan qui cultive le café pour avoir un peu de sous pour ses besoins vitaux ? En plus d'un marché international défavorable, plusieurs obstacles se présentent à lui (et très souvent à elle). Par exemple, les intermédiaires qui acheminent le grain de café vers les marchés du Nord, qui le transforment et le distribuent, bénéficient de la majeure partie des profits de cette industrie.

Dans les pays producteurs, les marchands communément appelés *coyotes* (de leur notoire avarice) en Amérique latine, remplissent la tâche d'acheminer les grains de café des terres aux ports maritimes, de les traiter, de les stocker et de les exporter outre-mer. En contrôlant les moyens de transport et les services financiers de villages entiers tout en tissant des liens étroits avec l'élite locale, les coyotes réussissent à imposer leur prix pour les récoltes. Il est courant qu'un exportateur local, profitant du besoin immédiat de capital pour la nourriture du petit agriculteur, achète une récolte en avance de sa moisson à un prix ridiculement bas.

Le café est aussi produit par de grandes

plantations qui emploient les paysans de façon saisonnière. Comme nous le rapporte la détentrice du prix Nobel de la paix Rigoberta Menchu dans son livre, les conditions de travail y sont généralement extrêmement difficiles et les salaires très bas. Malnutrition, problèmes de santé et logements inadéquats sont le lot des familles entières qui cueillent les grains de café quelques mois par année. En Amérique centrale, ces plantations sont la propriété d'une poignée de gran-

bilité (et une certaine hausse) des prix de plusieurs denrées. L'Accord international du café a fonctionné plus longtemps que tout autre accord (25 ans), mais a échoué en 1989. Tous les accords sont maintenant annulés, principalement en raison de la non-coopération des pays industrialisés.

Au niveau local, de nombreux paysans ont pris en main leur destin. Plusieurs coopératives de producteurs sont apparues pour défendre leurs droits et intérêts. Les coopératives remplacent essentiellement les intermédiaires privés. Plusieurs d'entre elles sont nées à la suite de luttes acharnées contre l'élite locale, luttes qui ont coûté la vie à plusieurs.



Remplir sa tasse de justice

Le commerce équitable est une solution à cette injustice. C'est une façon pour les

## Le commerce équitable en un coup d'oeil

## 1. Commerce direct

Les organismes de commerce équitable (oçé) achètent directement des coopératives.

## 2. Un prix juste

Les oçé paient un prix qui tient compte des besoins des producteurs et qui leur permet d'investir dans le développement durable de leur communauté tout en tenant compte de la réalité des marchés du Nord. Selon les normes de TransFair International, le café doit être vendu 5 cents par livre au-dessus du prix mondial et un minimum de \$ 1,26 US par livre est garanti si le prix du marché est plus bas (ce qui est souvent le cas).

## 3. Engagement à long terme

Les coopératives peuvent compter sur les oçé pour acheter leurs produits de façon régulière, ce qui permet aux producteurs de mieux planifier leurs récoltes.

## 4. Crédit

Les oçé fournissent des prêts avantageux et peuvent payer à l'avance une partie ou la totalité des achats aux producteurs, ce qui leur permet de ne pas dépendre des créanciers locaux.

## 5. Gestion démocratique

Les groupes de producteurs partagent leurs profits équitablement et les réinvestissent dans la communauté, et tous les travailleurs participent à la gestion de leur organisation.

## 6. Éducation

Les oçé s'engagent à éduquer et sensibiliser les consommateurs aux enjeux du commerce international.

## 7. Environnement

Le commerce équitable se fait le plus possible avec des producteurs biologiques, c'est-à-dire qui n'utilisent pas de pesticides ou d'engrais chimiques.

coopératives à des prix plus élevés et sous des conditions plus avantageuses aux producteurs.

Le prix au détail du café équitable s'apparente au prix des cafés de qualité. Ce prix légèrement plus haut que les marques populaires (environ trois cents par tasse) donne aux communautés de producteurs ce à quoi elles ont droit, ce qui est négligé dans le commerce conventionnel.

Le concept du commerce équitable est né il y a 30 ans. La principale oçé canadienne se nomme Bridgehead. Celle-ci offre du café en provenance du Mexique, du Nicaragua et de Tanzanie, et vend aussi des objets artisanaux de plusieurs autres pays.

Il existe un réseau international de certification du commerce équitable. Un peu à l'image de la certification des produits écologiques ou des légumes biologiques, la Fair

TradeMark garantit aux consommateurs qu'un produit tel que le café, le sucre ou le cacao a été fait sous les conditions du commerce équitable. Pour apposer cette certification, les torréfacteurs et les distributeurs de café doivent acheter leurs cafés d'une des 300 coopératives enregistrées dans le Registre international des oçé. TransFair Canada est présentement en négociation avec l'industrie canadienne du café et plusieurs supermarchés afin qu'ils appuient le commerce équitable. Jusqu'à présent aucune licence n'a été émise, mais tout porte à croire que la grande première serait pour bientôt.

Le marché québécois des produits équitables est marginal par rapport à celui de l'Europe où 130 marques de café sont certifiées et vendues dans plus de 35 000 supermarchés. En Suisse, le café équitable représente déjà 5 % du marché. Au Québec, un effort soutenu d'éducation est essentiel pour développer l'énorme potentiel du marché équitable.

Le projet *Un juste café* vise à offrir aux étudiants et aux consommateurs de café l'opportunité de contribuer au commerce équitable. Une campagne d'éducation et de sensibilisation dans les universités et autres institutions a lieu à l'aide d'un livret et de conférences. L'objectif à long terme est de promouvoir le café équitable auprès des cafétérias universitaires, des cafés-bistrot et des commerçants en alimentation.

*Un juste café* est appuyé par le Groupe de recherche en intérêt public (GRIP) de McGill, celui de Concordia et de l'UQAM, par le groupe Action pour la solidarité, l'équité, l'environnement et le développement (A SEED) et Environnement jeunesse (ENJEU).

Un kiosque éducatif se tient aujourd'hui même au Pavillon Shatner et en après-midi au Pavillon Leacock. Café équitable gratuit !

des familles étroitement liées à l'oligarchie politique, militaire et économique. Au Salvador, par exemple, 36 familles produisent 60 % du café, alors que 15 000 petites fermes se partagent 6 % des terres caféières.

Toutefois, l'influence des coyotes et des grands propriétaires terriens dépasse rarement les frontières du pays exportateur. Les puissantes compagnies multinationales du café contrôlent en grande partie le reste de la chaîne. Torréfaction, emballage et distribution, elles sont très peu nombreuses à se partager le marché, ce qui leur donne l'avantage d'un oligopole. En 1992, 70 % du marché mondial était partagé par cinq compagnies dont Phillip Morris (propriétaire de Kraft-General Food), et Nestlé.

Qu'est ce que réserve ce système aux millions de paysans qui cultivent le café ? Au Brésil, le plus grand producteur de café au monde, moins de 4 % des profits se rendent réellement aux travailleurs agricoles. Cette proportion est en chute libre depuis plus d'un demi-siècle car en 1941, le producteur recevait plus d'un tiers du prix au détail ! En d'autres mots, tout le monde y gagne... sauf les petits producteurs et travailleurs agricoles. Ces derniers se retrouvent avec très peu de solutions de rechange : continuer ou rejoindre les bidonvilles surpeuplés.

Depuis la Deuxième Guerre Mondiale, plusieurs accords entre pays producteurs et pays consommateurs ont réussi à garantir la sta-

regroupements de producteurs de rétablir la balance, de faire face à un marché international difficile et de contourner les intermédiaires avarés. Les organismes de commerce équitable (oçé) achètent directement des



# ACTIVITÉS

\* **Mardi 3 décembre, le Daily Français tient ses élections** de fin de semestre. Tous les postes du journal sont ouverts à candidature. Afin de procéder à un vote réellement démocratique, tous les journalistes et sympathisants du journal sont expressément invités à assister à la réunion qui aura lieu le jour même à 5 heures au local B-03 de Shatner Building.

\* Les élèves post-gradués et professeurs de McGill sont invités à assister le vendredi 29 Novembre à une **journée de discussion sur l'avenir de l'université**. Au cours de la journée se succéderont présentations d'élèves post-gradués (9am-11:30am), une table ronde (1pm-3pm) ainsi qu'une réception Vin et Fromage (3pm-5pm). L'ensemble de ces événements se tiendront dans la salle de bal de Thomson House, 3650 McTavish.

\* **Groupe d'intervention de l'AEUM**: vous êtes intéressé/ée par les problèmes relatifs à la discrimination? N'hésitez pas à vous joindre à l'un des groupes d'intervention de l'AEUM s'intéressant aux femmes, aux problèmes d'orientation sexuelle, des minorités visibles, de la question de l'accessibilité et de la tolérance religieuse. Contacter le 398-6801 ou passer au bureau de l'AEUM.

\* Les **sympathisants Zapatistes** vous convient à une soirée de solidarité, le vendredi 29 novembre, à 7 pm, au centre Strathearn, 3680 Jeanne Mance, 4ème étage. Au programme, les vidéos suivantes: *la Véridique légende du sous-commandant Marcos* ainsi que *Mujeres Zapatistas*. Les profits de la soirée seront versés aux communautés Zapatistes du Chiapas. Entrée: 5\$.

suite de la page 3

## POUVOIRS

Une telle attitude crée un malaise car elle tue dans l'œuf de manière très autoritaire toute initiative étudiante. Mais surtout, elle refuse obstinément de reconnaître une motion adoptée par une assemblée étudiante légale et démocratique.

À l'Université, il est clair qu'une journée de grève est une journée de cours perdus. On ne les rattrape jamais à la fin de la session, comme c'est le cas, plus souvent qu'autrement, dans les cégeps. Sachant cela, les étudiants sont en mesure d'effectuer un vote éclairé. Ils ne voteraient pas pour l'annulation d'une semaine ou plus de cours. Irrécupérable, diraient-ils. S'ils votaient en faveur d'une journée de grève, ils sauraient à

quoi ils renoncent. Dès lors, leur choix ne devrait pas être soumis au veto systématique de l'administration.

Bien sûr, la situation que nous avons connu la semaine dernière ne se produira pas souvent à McGill. Mais depuis que ce surprenant élan de solidarité a eu lieu, cela mérite qu'on soulève la question de l'étendue des pouvoirs de l'AEUM en matière de grève. De la même manière, il faudra bien parler un jour du quorum de 200 personnes pour les Assemblées générales. Autre sujet de dispute à l'horizon!

suite de la page 4

## SHOW AFRIQUE-BRÉSIL

À vrai dire, un show comme celui présenté au Club Soda le 22 novembre, est une formule qu'il serait intéressant de reproduire dans un contexte moins dramatique. Cependant, ce sont ces conditions très particulières et le réel esprit de camaraderie présent ce soir-là, qui ont fait de cette idée un réel succès. « Ce show a été organisé spontanément par des amis, explique Nico Beki. Il n'aurait pas été réalisable s'il avait fallu payer les musiciens. Un show composé d'autant de groupes, d'autant de gens célèbres est assez difficile à organiser à ce prix d'entrée. »

C'est donc grâce à la solida-

rité et à la spontanéité de ces artistes que la soirée a pu contrebalancer quelques détails d'organisation et de professionnalisme. Il semble difficile en effet, de cautionner les paroles des différents artistes s'excusant de n'avoir été informés de l'événement que le jour même, alors que les organisateurs de la soirée avaient confirmé la tenue du spectacle deux semaines à l'avance. En jean, sans musiciens ou programme précis, les artistes ont su divertir sans toutefois convaincre. Bien qu'ayant défini dès le départ la formule adoptée pour la soirée, la représentation a laissé nombre de spectateurs extérieurs à l'évène-

ment déclencheur ou tout simplement au milieu africo-brésilien, sur leur faim. Le prix de 12\$ à l'entrée était pour sa part assez peu représentatif de la prestation "d'introduction" qui était offerte à l'assistance.

Il n'en reste pas moins que cette diversité délibérée de style et de musiques, cette chaleur humaine et la profusion de couleurs et d'émotions qui ont caractérisé cette soirée, ont su réchauffer les cœurs... même en hiver.

Lilison et Nico Beki... jeudi le 28 novembre au BoBards, rue St Laurent.

## Prix Avantageux.

En tant qu'étudiant ou membre du personnel de McGill vous avez droit à des rabais pédagogiques incroyables sur une grande variété de produits offerts au McGill Computer Store. Ces rabais sont transmis directement par les fabricants alors nos prix sont souvent beaucoup plus bas qu'ailleurs. Pour de plus amples renseignements, appelez-nous au 398-5025 ou venez nous voir au 112

Burnside Hall. Nous sommes aussi sur le World Wide Web à <http://www.McGill.ca/mcs>.

**MCS**  
McGill Computer Store

## imprimerie M.C.COPY inc.

Computer, Digital Colour Printing up to Poster Size  
Colour copy, Commercial Printer, Binding,  
T-Shirt, Cap, Mug printing etc.

**OPEN**  
**24H**  
EVERYDAY

2019 BISHOP Tel.: 842-6817

## annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiants et employés de McGill (avec carte): \$4.60 par jour, \$4.05 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$5.75 par jour, \$4.90 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. **VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL.** Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

## DÉMÉNAGEMENT/ENTREPOSAGE

Moving/Storage. Closed van or truck. Local & long distance. Ott-Tor-Van-NY-Fla-7 days, 24 hours, low rates. Steve 735-8148.

## AIDE DEMANDÉE

**Christmas Gift Wrappers**  
Creative, Independent.  
Locations: downtown Toronto, North York, Mississauga. Mgrs. to \$8.25/hr + bonuses. Wrappers to \$7.15/hr. Full/part time, Dec. 1-24 (416) 536-4415.

Earn \$100-200/day Master School of Bartending—bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15yrs. McGill rate. 849-2828.

## TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

**Success To All Students**  
WordPerfect 5.1. Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 28 years experience. \$1.75/D.S.P. 7 Days/week. Campus/Peel/Sherbrooke. Paulette/Roxanne 288-9638/288-0016

Près de McGill: Traitement de texte au laser: 1.50\$/page, CV, graphique, traduction, ...; Macintosh/PC; SF Text; 284-6050.

## SERVICES OFFERTS

**Georgio Tailor**  
Specialist in repairs of all kinds—men & women—professional work guaranteed. Student discount 20%-30% off. Example regular pant hem \$4. 1118 St Catherine West #406. 879-5649.

## VOYAGES & BILLETS

Reserved seat available for all Canadiens hockey games. Ticket prices start at \$20.00 each. Also, superb seats still available for concerts: Deep Purple Nov. 21 and Tragically Hip Dec 9. Info call Joe at 766-0298 or 949-1661.

## COURS/ÉDUCATION

**LSAT-MCAT-GMAT-GRE:**  
Intensive 20 hour weekend seminars. Proven test-taking strategies. Comprehensive seminar packages for only \$225. Oxford Seminars 1-800-269-6719.

## D I V E R S

**McGILL NIGHTLINE**  
398-6246

Are exams getting you down? Give us a call - we're here to listen. 6pm-3am. 7 days a week. 398-main 398-6246.

**IT'S TIME TO BOOK SPACE IN OUR BUMPER-YEAR-END ISSUES:**  
**THURSDAY, NOVEMBER 28**  
**THURSDAY, DECEMBER 5**  
**CALL BORIS OR LETTY AT 398-6790 TO ARRANGE ADVERTISING IN THESE EXCITING ISSUES.**



Rencontre avec Marc Angenot

# Sur le rôle de l'intellectuel

ANNE TRÉPANIÉ

Marc Angenot est professeur au Département de langue et littérature françaises de McGill et directeur du Centre interdisciplinaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes (CIADEST). Il publie plusieurs articles par année et vient de faire paraître son quinzième livre : *La propagande socialiste : six essais d'analyse du discours*. Marc Angenot représente bien le type d'intellectuel qui pense, qui cherche et lance des pavés dans la mare. Marc Angenot se veut en quelque sorte le « vilain petit canard » des intellectuels québécois puisqu'il prend position à l'extérieur des camps intellectuels traditionnels au Québec. Francophone, Québécois mais pas de « souche », fédéraliste affirmé, Marc Angenot prend le pavé et se débat dans une mare d'opinions.

*McGill Daily français*—Vous avez écrit plusieurs livres et quantité d'articles scientifiques de pointe. Vous participez à des colloques en tant que directeur et chercheur au CIADEST; il y a même eu un colloque autour de vous dans le cadre du Congrès de l'ACFAS en mai dernier. On vous définit comme un intellectuel; mais quelle est votre définition de



ce concept ? Et d'abord, estimez-vous en être un ?

Marc Angenot—Oui, c'est pas grave de se définir comme un intellectuel. Un intellectuel, ça pourrait être toute personne qui ne travaille pas à l'usine, mais il ne s'agit pas que d'écrire des livres pour être un intellectuel. D'abord, il y a un sens descriptif du concept d'intellectuel. Il est aussi une catégorie sociologique. C'est quelqu'un qui se donne le droit d'interroger les affaires publiques non pas parce qu'il est légitimé par une élection

mais au nom de ses valeurs. C'est quelqu'un qui se légitimise lui-même. C'est une machine qui existe dans la culture francophone mais d'autre part on trouve beaucoup moins d'intellectuels aux États-Unis. Pourquoi ? Parce qu'il est tout simplement plus difficile de les rendre visibles. Selon la définition qu'on donne, ces gens-là sont largement transposés en un effet médiatique.

MDF—Votre expérience montre qu'on peut conjuguer la recherche de pointe et l'implication dans un

débat social et politique. Même si vous n'êtes pas considéré comme un « expert », sentez-vous que vous êtes légitimé par votre position d'intellectuel ?

M. Angenot—Pour parler de moi, et là ce n'est pas pour avoir l'air malin, mais je crois que ce genre de voix, celle de quelqu'un qui n'a pas le regard collé sur les sondages, est utile de temps en temps. On vit dans une société d'experts qui défendent une certaine vision, très technique. À côté de cela, l'intellectuel, lui, est bien souvent un imposteur. Imposteur parce qu'il est légitimé par un système de pensée qui dit quelque chose comme « si j'ai écrit quinze livres, j'ai donc le droit de critiquer Lucien Bouchard ». L'intellectuel va chercher du capital social ailleurs, que ce soit dans le théâtre, dans le cinéma, dans les bouquins... Alors c'est sûr que de voir quelqu'un qui se présente comme un intellectuel, comme un théoricien de l'analyse du discours, qui maintenant se permet de dire des trucs à propos des nationalistes, s'il n'est pas un expert, on n'est pas content ! Mais il est là parce que l'expert, lui, n'est pas là pour invoquer des principes de démocratie ou de droit. L'intellectuel est un imposteur mais c'est une imposture qui est nécessaire.

MDF—Pourquoi, comme intellectuel, décidez-vous d'intervenir dans un débat de ce type ?

M. Angenot—Pour se compliquer la vie ! Pour perdre des amis ! Pour ne pas se borner à attendre des chèques ! Non, vraiment, si l'on pense par exemple à mes interventions dans *Le Devoir* sur l'affaire Guy Bertrand, je ne voulais pas faire valoir un capital, mais je me sentais poussé à intervenir. Je ne pouvais pas ne pas intervenir. En ce sens, le rôle pratique de l'intellectuel, c'est de lancer le pavé dans la

mare. Il y a un débat social que les intellectuels ne veulent pas laisser dans les seules mains des « intervenants » politiques.

MDF—Que pensez-vous de la prise de position politique des intellectuels, par exemple, pendant la campagne référendaire, le regroupement des Intellectuels pour la Souveraineté (IPSO) ?

M. Angenot—En fait, dans la campagne référendaire, il y a eu deux pétitions des intellectuels : l'IPSO et les Intellectuels pour le Non. Le rôle des intellectuels est paradoxal car dans leur rôle d'intellectuels, ils viennent nous parler de choses qui transcendent leurs compétences. En fait, ce n'est pas que les intellectuels remplissaient ainsi un véritable rôle social, ils sentaient l'appel du vide. Il y avait un vide, donc une place pour ce rôle dans la campagne référendaire. Au-delà du discours de la connivence, des sondages, des présupposés, il y avait de la place pour la critique.

MDF—Vous avez déjà exprimé dans vos cours que le rôle de l'étudiant était justement de garder un œil critique sur les discours sociaux...

M. Angenot—L'étudiant apprend des tas de trucs. Au-delà des habiletés pratiques, des « skills », il doit avoir un doute sur le monde, un scepticisme même à l'égard de la pratique de sa discipline. On doit s'interroger : par exemple, qu'est-ce qu'un historien ? Étudier doit être aussi un processus de déconstruction des choses apprises, pour pouvoir les remettre ensemble. Une perpétuelle remise en cause. Dans mon cas, puisque j'ai une base essentiellement historique, j'en viens à me poser la question : comment les sociétés fonctionnent ?

MDF—Souhaiteriez-vous entendre une voix étudiante plus alerte, plus politisée ?

M. Angenot—Ca me paraît certain, surtout si on permet le vote à seize ans ; c'était dans le journal d'aujourd'hui [hier]. Les étudiants doivent être préparés comme citoyens. On a toujours fait un bon usage de la jeunesse. Avec l'âge, on guérit, dit-on, mais la jeunesse est le groupe social le plus manipulable, et cela plusieurs l'ont compris... D'une façon, la jeunesse a un avantage négatif; elle n'a pas d'intérêts acquis, pas de contrainte. Elle peut être irresponsable, faire des conneries, mais elle a le loisir et la capacité intellectuelle de prendre ses distances et d'apporter toujours une fraîcheur nécessaire au débat. Il y a une voix de fraîcheur que la jeunesse représente. Elle a toujours joué ce rôle depuis le romantisme !

## • TRIBUNE LIBRE •

### Ouverture du Relais Mont-Royal

## Des Jeunes ouvrent une église !

XAVIER GRAVEND-TIROLE

Situé au cœur du Plateau Mont-Royal, en plein centre de Montréal, le Relais Mont-Royal est une église, une quasi-paroisse qui ouvre ses portes ces jours-ci. Sa particularité ? Elle s'adresse tout spécialement aux 18 à 35 ans et est ouverte tous les jours... sauf le dimanche !

L'objectif fondamental du Relais Mont-Royal est de concevoir une vie chrétienne adaptée à notre temps. Pour y parvenir, il leur paraît nécessaire que les jeunes s'engagent à travailler à ce changement. Le Relais Mont-Royal espère mettre de l'avant un « aggiornamento », une réforme, ainsi qu'une résolution des difficultés et manques actuels de l'Église. Quels sont-ils ? C'est ce que le Relais désire trouver. Ses participants relèvent déjà le manque de sens dans nos gestes, le manque de vie dans nos paroles, le manque de vérité entre ce que l'on dit et ce que l'on fait et le nombre d'archaïsmes dans la langue. Le Relais reconnaît aussi les erreurs de parcours de l'Église comme l'Inquisition, les missionnaires partis convertir des peuples aux dépens des civilisations en place... En fait, il endosse toutes les critiques, incompréhensions et reproches que l'Église a pu susciter au cours de son histoire.

Un fossé d'incompréhension se creuse sans cesse entre l'Église et la population en général. Pourtant, aux yeux des membres du Relais Mont-Royal, ce ne sont pas les

besoins spirituels qui manquent ! Mais pour rétablir ces contacts, le Relais veut construire de nouveaux ponts, des ponts solides et adaptés à nos « engins » actuels.

Le but n'étant pas de convertir mais de dialoguer et de témoigner, afin que prennent chair certaines idées. Le Relais a déjà mis sur pied une soirée biblique, un groupe de méditation et une soirée spiritualité animée par des jeunes d'autres religions et/ou par des incroyants...

Pourquoi se réunir entre jeunes ? Parce que nous préparons l'avenir, et que sans regroupement, préparer l'avenir devient une tâche beaucoup plus difficile. Les jeunes sont peu nombreux dans les Églises, et souvent ne se connaissent même pas. Au Relais, ce sera tout le contraire ! Partant du présupposé que les paroisses ne sont plus des communautés adaptées aux contextes des métropoles et en allant chercher une « clientèle » jeune et disséminée un peu partout, c'est dans cette perspective de fraternité que le Relais Mont-Royal a été créé.

Regardant vers l'avenir et souhaitant être un acteur du Québec spirituel de demain, le Relais Mont-Royal a une détermination et une foi à toute épreuve : « C'en est assez de se plaindre, voyons désormais ce que nous pouvons faire ! »

Soirée d'ouverture officielle du Relais Mont-Royal a lieu le samedi 30 novembre à 20h00 au 500 avenue Mont-Royal Est